

La réserve du lac Periyar dans l'Inde méridionale

Jacques Berlioz

Citer ce document / Cite this document :

Berlioz Jacques. La réserve du lac Periyar dans l'Inde méridionale . In: La Terre et La Vie, Revue d'Histoire naturelle, tome 3, n°3, 1949. pp. 81-88;

doi : <https://doi.org/10.3406/revec.1949.3523>

https://www.persee.fr/doc/revec_0040-3865_1949_num_3_3_3523

Fichier pdf généré le 24/11/2022

LA RESERVE DU LAC PERIYAR DANS L'INDE MERIDIONALE

par J. BERLIOZ

Parmi l'organisation mondiale de la protection de la nature, il est un petit nombre de « réserves » dont on peut remarquer qu'elles doivent cette consécration officielle à une autre origine que le seul souci de mettre la nature à l'abri des entreprises humaines. Leur existence repose en effet sur des réalisations d'ordre économique ou industriel, auxquelles les gouvernements responsables ont ajouté en somme ce caractère secondaire, qui leur octroie une sorte d'intangibilité supplémentaire en même temps qu'un rôle éducatif semblable à celui des autres réserves vraiment naturelles.

La « Réserve du Lac Periyar », dans l'Inde méridionale, appartient à cette catégorie un peu particulière. Si la désignation de « réserve de nature » peut donc à la rigueur lui être appliquée, celle de « réserve naturelle » ne saurait par contre lui convenir. Cette subtilité de langage pourra paraître un peu paradoxale : elle indique en tout cas que tout dans une telle réserve n'est pas « naturel » et elle traduit assez fidèlement les singularités de sa création et son rôle. Les voici brièvement exposés :

L'extrême Sud de l'Inde est partagé par des chaînes de montagnes longitudinales en deux régions aussi différentes que possible l'une de l'autre par leurs conditions climatiques et leurs ressources agricoles : à l'Ouest, le riche et plantureux royaume de Travancore, dont le climat est très humidifié comme sur toute la côte de Malabar ; à l'Est, les mornes plaines de Madura (Présidence de Madras), désolées par un soleil torride et de désastreuses sécheresses. Pour obvier à la perpétuelle menace de famine qui guette les populations maduranaises, le Gouvernement britannique de la Présidence de Madras a conclu un accord avec le Souverain de Travancore ; accord selon lequel les sources de la Periyar — le plus puissant cours d'eau du Travancore — situées à la frontière politique des deux Etats devaient être détournées de leur cours naturel vers

le Nord-Ouest afin d'assurer de façon permanente l'approvisionnement en eau des plaines de Madura.

A cet effet, des travaux très considérables furent exécutés (sans doute entre 1925 et 1935), ayant pour résultat de transformer ces sources en un vaste réservoir d'eau artificiel, qu'un barrage empêche de s'écouler vers sa pente naturelle, tandis qu'au contraire un tunnel d'adduction permet d'en déverser le contenu, selon les besoins, vers les plaines de l'Est. La topographie des massifs montagneux du bassin supérieur de la Periyar, dont les sources sont précisément situées à l'Est des lignes de faite, semblait devoir favoriser cette entreprise et faciliter un peu la tâche des ingénieurs.

Le « Lac Periyar » — tel est le nom officiellement appliqué à ce réservoir — est donc en réalité un bassin artificiel, issu de la concentration des eaux de tête de la rivière (tout comme le « Lac Gatun » sur le Canal de Panama), et qui occupe tous les bas-fonds d'une suite de vallonnements au relief compliqué, mais peu élevé. La région dans laquelle il se trouve situé est pratiquement inhabitée et d'un accès malaisé : aussi les deux gouvernements intéressés ont-ils été fort bien inspirés en doublant la stricte surveillance et l'inviolabilité de ce réservoir par la création autour de lui d'une zone intangible, érigée en « réserve de nature », qui appartient au Souverain de Travancore.

*

**

Lors de ma visite à cette réserve, en août 1939, elle venait d'être inaugurée comme telle une année ou deux auparavant par le Souverain, qui en avait ensuite autorisé et facilité libéralement la visite, sous la conduite de guides officiels expérimentés.

Dès l'abord, on est avant tout frappé par ce fait — commun sans doute à bien des réserves de même origine — que certainement aucune recherche dans l'esthétique ou le pittoresque des paysages n'a guidé le choix de sa création : on ne saurait imaginer de visions plus banales et plus dépourvues de tout caractère que ces vallonnements verdoyants, avec leurs alternances de prairies et de lambeaux de forêts, au fond desquels le réservoir étale ses ramifications monotones. Aucune cime de montagne, aucun rocher même n'émerge au-dessus de cette nappe d'eau, dont le caractère artificiel et tout récent se révèle aux yeux les moins avertis par l'uniformité absolue de ses rives herbeuses en pente douce, par l'absence totale de végétation typiquement lacustre, et par les restes d'arbres morts qui se dressent encore fort disgracieusement au-dessus de sa surface. La pénurie de vie animale aquatique augmente

encore cette impression d'indigence dans le pittoresque : tout au plus ai-je noté au passage un couple d'Aningas, gravement postés au sommet de ces troncs d'arbres morts, observatoires tout désignés pour le mode de vie de ces oiseaux, qui les affectionnent toujours par-dessus tout. Mais quel genre de nourriture pouvaient-ils donc attendre de ce réservoir pratiquement inanimé ?

Pourtant, dans ce cadre en apparence sans beauté, ni grandeur particulières, bien des surprises dignes d'intérêt attendent la curiosité du voyageur-naturaliste, toujours en quête d'inédit. Située dans une zone de transition, de demi-altitude (vers 800 mètres environ), parmi des solitudes peu fréquentées des humains en tout âge de l'histoire, la réserve paraît offrir un excellent répertoire des ressources naturelles animales et végétales caractéristiques d'une telle ambiance dans le Sud de l'Inde : flore et faune de nature dite cinghalaise, bien qu'en fait assez nettement différentes de celles de Ceylan.

La forêt, qui est le biotope toujours le plus attachant dans les zones intertropicales, ne couvre pas et ne semble pas avoir jamais couvert, sur ces collines, de vastes étendues, contrairement à ce que l'on observe sur les pentes occidentales, beaucoup plus humidifiées et pittoresques, des montagnes du Travancore : ce sont plutôt des bouquets forestiers, ombreux et à végétation dense, parmi lesquels de très grands et sans doute très vieux arbres rappellent, en beaucoup plus développés, certains aspects de nos forêts domaniales. A l'exception des *Calamus*, nombreux dans l'enchevêtrement du sous-bois, il n'y a même guère de Palmiers pour apporter une note d'exotisme à l'apparence de ces bois. De grandes étendues de prairies à Graminées en rompent l'uniformité verdoyante et ce biotope alterné se montre, comme partout sous les tropiques, tout particulièrement favorable au développement de la vie des grands Mammifères.

Je ne crois pas qu'une étude spéciale du peuplement végétal et animal de la réserve ait jamais été entreprise. Les conditions particulières dans lesquelles on est admis à visiter ce domaine, et dont il sera question plus loin, ne permettent d'en acquérir qu'une connaissance très fragmentaire et précaire, et c'est plutôt par comparaison avec les régions voisines, plus exploitées par la civilisation et partant mieux connues, que l'on peut se faire une idée approximative de ce que peuvent être ses ressources naturelles. Du moins, en ce qui concerne les grands Mammifères, leur évaluation est-elle assez familière aux gardes chargés de la surveillance et de la visite.

Les Cervidés (Cerfs rusas, Axis, Muntjacs, etc.), ainsi que les Sangliers, sont, m'a-t-on assuré, abondants et

servent de proies ordinaires aux grands fauves (Tigres, Panthères, etc.), qui y sont également communs. Je ne sais si les Singes y sont nombreux et diversifiés spécifiquement, n'en ayant aperçu aucun. Mais je m'étendrai un peu plus longuement sur les trois espèces de Mammifères les plus considérables de l'Inde péninsulaire et qui règnent en maîtres sur les jungles de cette région : ce sont le Tigre, le Gaur et l'Eléphant.

Le Tigre, qui, comme l'on sait, n'existe pas à Ceylan, se montre par contre encore abondant dans toutes les jungles du Travancore, dans la réserve du Lac Periyar comme ailleurs. Cette abondance même incite précisément à prendre vis-à-vis de lui quelques précautions lors de toute visite à de semblables territoires, et le voyageur non armé doit se contenter plus modestement d'admirer la belle série de spécimens de ce grand fauve que présente le jardin zoologique de Trivandrum, capitale du Travancore, sans souhaiter pouvoir faire de plus près sa connaissance ailleurs.

Le Gaur, joyau de la réserve en question, est un des plus remarquables parmi les Mammifères d'Extrême-Orient et certainement le plus admirable de tous les Bovidés sauvages à l'époque actuelle : admirable par sa stature élevée et puissante, dont les proportions restent malgré tout harmonieuses, n'ayant rien de la massive brutalité du Buffle d'Afrique, ni de la lourdeur gibbeuse du Bison américain, admirable aussi par sa tête largement encornée, comme coiffée d'un diadème, et qu'éclairent deux grands yeux aux reflets glauques extraordinaires. J'avais vu ce superbe animal à deux ou trois reprises dans des jardins zoologiques — où il n'est d'ailleurs pas fréquent — et son aspect majestueux comme l'étrange fascination de ses yeux m'avaient toujours vivement impressionné.

Dans la nature, le Gaur passe pour un des animaux les plus difficiles à observer, tant son naturel farouche le pousse à s'écarter le plus loin possible de tous les lieux habités par l'homme. La réserve du Lac Periyar m'a offert l'inoubliable vision d'une troupe assez considérable de ces animaux venant paître, tard au crépuscule, jusqu'aux abords du lac : en l'espace de quelques minutes, dans un silence qu'alourdissait encore l'immobilité absolue que mon guide m'avait recommandée afin de ne pas alerter les animaux, ils passèrent lentement, broutant de droite et de gauche avec circonspection, fluides comme des ombres malgré leur stature imposante qui dépassait largement les hautes herbes. Sans hâte et sans bruit, comme ils étaient venus, ils s'égrenèrent peu après dans l'obscurité du couvert voisin, la haute silhouette des mâles, au pelage gris-noir avec les pattes blanches, dominant encore celle des

femelles, beaucoup plus nombreuses, qui faisaient contraste avec eux par leur livrée roussâtre.

Non moins pittoresques m'apparurent, dans ce même cadre de nature, les Eléphants. L'Eléphant d'Asie est sans doute, à l'état sauvage, moins gigantesque et moins impressionnant par sa masse que celui d'Afrique. Sans doute aussi avais-je eu l'occasion de voir, au cours de fêtes populaires à Ceylan, des Eléphants aux proportions pourtant énormes, splendidement harnachés et pourvus de défenses capables de supporter bien des comparaisons. Mais de tels animaux se rencontrent rarement dans la nature (surtout dans l'Inde, où l'usage est encore répandu de capturer les individus assez jeunes pour la domestication) et ceux que j'ai vus au Lac Periyar ne dépassaient évidemment pas une taille moyenne fort ordinaire. Pendant une bonne partie de la journée, j'en pus voir évoluer de loin, à la jumelle, deux ou trois individus déambulant lentement au milieu des herbages, telles de grosses taches grises mouvantes parmi la verdure. Mais, comme la plupart des animaux sauvages des tropiques, ils s'approchent plus volontiers le soir des abords de l'eau et la si faible densité de population humaine autour du lac ne peut guère les effaroucher. Aussi l'un d'eux, en traversant à la nage un des bras de ce lac, m'a-t-il fourni l'occasion de noter les curieuses réactions qu'ils manifestent eu égard à l'élément liquide.

Il est évident que les Eléphants ne craignent pas l'immersion et qu'ils savent nager avec aisance. Mais il est évident aussi par leurs hésitations et leur inquiétude qu'ils se sentent mal à l'aise une fois dans l'eau, car ils perdent alors toute possibilité de se servir de leurs moyens de défense en face d'un danger éventuel : ils nagent lentement, la trompe relevée, incapables d'user de celle-ci pas plus que de leurs énormes pattes, et ayant l'air d'avoir parfaitement conscience qu'à la nage un Eléphant devient aussi vulnérable que le plus chétif des êtres vivants.

Celui que je vis ainsi n'avait pourtant pas le moindre danger à redouter : quel ennemi peut craindre en effet un tel colosse dans une réserve ? Pourtant, arrivé sur le bord herbeux du lac, au sortir de la forêt, il commença par aller et venir lentement le long du rivage, flairant l'air, et posant parfois un pied dans l'eau, puis le retirant, enfin manifestant tant d'hésitation que je craignais qu'il renoncât à son entreprise. Il n'en fut rien et le gros animal se décida à affronter l'eau, trop profonde en cet endroit pour lui permettre de passer à gué. Il se mit à la nage, non sans jeter de droite et de gauche des coups d'œil inquiets pour guetter si quelque barque ou autre objet hétéroclite ne survenait pas : il paraît que l'éventualité de la moindre surprise de ce genre l'eût jeté dans le désarroi le plus

profond ! Enfin l'Eléphant reprit pied de l'autre côté du lac et, retrouvant d'un coup toute sa contenance, il s'enfonça d'un pas allègre dans les fourrés.

*

**

La réserve du Lac Periyar offre encore au voyageur épris de pittoresque ethnographique une source d'intérêt toute différente de celle que procure au naturaliste la vue des animaux sauvages. C'est là en effet que se maintiennent, dans des conditions de vie des plus précaires et primitives, quelques rares descendants des plus anciennes tribus autochtones de l'Inde méridionale. Restant tout à fait à l'écart des autres populations indiennes et européennes des pays environnants, ils entretiennent, dans les parties ouvertes de cette jungle primitive, quelques cultures primordiales : riz, maïs, indigo, bananes, etc. De taille moyenne, un peu chétifs d'aspect malgré leurs proportions régulières, la peau très fortement colorée avec les cheveux lisses et noirs, ils se rattachent au rameau dravidien des populations indiennes et se plient aisément, timides et dociles, aux mesures de protection officielle, qui les maintiennent sur ce territoire. Leurs habitations sont de petites huttes faites de branchages et de feuilles tressées, dont chacune est fixée, à plusieurs mètres au-dessus du sol, sur un tronc d'arbre mort, solide et ébranché, ce qui les met à l'abri des perturbations et des attaques éventuelles des animaux sauvages de la jungle : hommes et femmes accèdent à ces demeures au moyen de légères échelles faites de rameaux solidement assujettis les uns aux autres, qu'ils remontent le soir après eux, lorsqu'ils s'y sont retirés, afin de les soustraire aussi à la destruction dont les Eléphants ne manqueraient pas d'accompagner leurs incursions nocturnes dans les récoltes.

Cette prudence et ces précautions perpétuelles vis-à-vis des déprédations commises par les animaux sauvages et en particulier les Eléphants, dont les instincts tracassiers et destructeurs semblent encore plus à redouter que l'agressivité plus directe des Félins, paraissent être le fondement même de l'organisation de la vie humaine dans cette réserve, où la population animale, restée intacte dans son équilibre naturel, constitue en quelque sorte un danger permanent.

Aussi le voyageur, auquel les possibilités de défense sont retirées du fait même qu'il se trouve là dans un sanctuaire d'animaux, peut-il éprouver quelque gêne et quelque déconvenue en face des précautions rigoureuses qui sont prises en vue de sa propre sécurité. Une route carrossable permet seule, en s'élevant à travers les montagnes du Tra-

vancore, d'accéder à la limite occidentale de la réserve, dans les épais fourrés qui marquent l'extrémité du lac : de là, une légère embarcation à moteur le conduira jusqu'au fastueux bungalow, que le Souverain, après l'inondation artificielle de la région, fit ériger pour son propre usage dans une petite presqu'île restée isolée, en communication seulement d'un côté avec le reste de la réserve. Cette précaution, fort utile pour éviter la hardiesse nocturne des fauves, est renforcée par un système de tranchées profondes qui ont été creusées pour en compléter l'isolement du seul côté vulnérable. Au-dessus de ces tranchées, seuls deux ou trois ponts de bois très légers permettent au visiteur de s'aventurer en dehors des limites de la presqu'île protégée : Gours et Eléphants ne peuvent franchir ces tranchées et ceux-ci, guidés par leur prudence proverbiale, se refusent toujours à s'aventurer sur les ponts bien trop légers pour leur masse.

Mais, si la surprise est grande de trouver, parmi tant de sauvagerie et d'éloignement des humains, le refuge le plus élégamment confortable et la table la plus raffinée, que la munificence du Souverain tient à assurer d'avance aux hôtes de son bungalow, le visiteur n'en éprouvera pas moins quelque contrariété de ne pouvoir sortir du petit jardin à la française qui occupe le reste de la presqu'île, autour du bungalow, et qui, tout excellent observatoire qu'il puisse constituer, limite quand même un peu péniblement les exigences de sa curiosité. Pourtant quelques sentiers précaires, auxquels on peut accéder en barque, permettent d'obtenir un aperçu plus substantiel des particularités de la réserve; mais encore la prudence des guides manifeste-t-elle quelque humeur à y accompagner le visiteur trop curieux ou trop hardi, qui souhaite en faire l'expérience.

Devant tant de sollicitude qui l'entoure en vue d'assurer sa sauvegarde, il est naturel qu'une visite de la réserve du Lac Periyar laisse au voyageur le regret un peu amer de ne pouvoir entrevoir en réalité que si peu de choses de ses ressources naturelles, car ce qu'il a surtout tout le loisir d'apprécier, ce sont d'une part l'importance des travaux de ponts et chaussées qui furent l'origine de cette réserve, et d'autre part l'accueil luxueux, charmant et empressé, tel que les Souverains de l'Inde en réservent traditionnellement à leurs hôtes, même simples touristes.

*
**

Pour en terminer avec l'activité de cette étrange réserve, il faut constater que les calculs des ingénieurs semblent avoir vainement bravé les lois de la nature et

que le rôle économique du lac artificiel créé aux dépens des sources naturelles de la rivière n'a sans doute pas répondu de façon durable à ce que l'on en attendait. Est-ce par suite d'une connaissance insuffisante des problèmes hydrographiques inhérents à la région, est-ce par suite d'un changement malencontreux et temporaire des conditions climatiques naturelles ou encore de toute autre cause, toujours est-il que depuis la mise en exploitation du lac jusqu'à l'époque de ma visite (soit trois ou quatre ans) les autorités officielles n'avaient cessé d'enregistrer déjà une baisse continue de son niveau : cette baisse (difficilement imputable à des infiltrations parmi ces terrains primitifs peu perméables) se laissait d'ailleurs très aisément percevoir par la bande de terrain nu et herbeux ceinturant le lac d'une façon continue. Or, si cette baisse n'a pas été enrayée par la suite, ce sera sous peu l'assèchement du lac et par conséquent la ruine et l'inopérance de cette entreprise, suivies peut-être même d'autres inconvénients consécutifs au changement de régime de la rivière.

On ne saurait trop insister sur les dangers que présente tout changement important dans le régime hydrographique d'une région donnée, comme trop d'entreprises de ponts-et-chaussées l'envisagent maintenant un peu partout, à tort et à travers, d'après de savants calculs d'ingénieurs. On ne peut, devant l'importance des travaux à effectuer, en discerner à l'avance toute la suite des inconvénients possibles. Parmi tant d'incertitudes et de déconvenues, quel peut être le sort de la « réserve du Lac Periyar » ? Conçue d'après la mise en service d'un réservoir, au rôle fort utile certes, mais, semble-t-il, caduc, subsistera-t-elle à la disparition éventuelle de celui-ci ? Il serait regrettable que disparût ainsi ce seul sanctuaire officiel de la nature dans une des régions de la terre les plus particulières par ses ressources et déjà si lourdement abîmée par l'homme.

Figure 1. — Habitation indigène dans la réserve

Figure 2. — Le lac, vu du jardin du bungalow



L. Le Charles, phot.-imp.

Berlioz, phot.

La réserve du lac Peryar